C'était là une énigme que le vieux marin Loudéac aurait pu seul déchiffrer.

Les deux amants passèrent une partie de la nuit à se promener sous les murs de la ville échangeant les plus doux serments.

L'heure des adieux fut déchirante; heureusement Loudéac se trouva là à point nommé pour reconduire la jeune fille chez elle et accompagner ensuite le marin à son navire.

Et comme ils descendaient vers le port, Loudéac lui disait :

— Cabestan t'aime et n'aime que toi au monde, mon garçon; par conséquent, il serait capable de se montrer jaloux de ta fiancée.

— Ah! quelle idée! avait murmuré Cartahut.

— C'est lui qui a des idées qui ne sont pas communes du tout, poursuit Loudéac. Il n'a jamais voulu se marier, et il estime que la femme est une entrave pour un marin.

— Moi, j'aime Olympe! disait Cartahut.

— Sans doute, mais tu aimes aussi Cabestan.

— Si je l'aime! ne m'a-t-il pas élevé? n'est-il pas mon bienfaiteur?

— Eh bien, il ne faut pas chagriner sa vieillesse.

— Mais...

— Ecoute-moi donc, enfant, poursuit le loup de mer. Olympe t'aime et elle sera ta femme.

— Il faudra bien alors que Cabestan le sache.

— Non.

— Comme si on pouvait se marier à Saint-Malo sans que tout le monde...

— Tu ne te mariera pas à Saint-Malo.

— Où voulez-vous donc?...

Loudéac étendit la main vers le nord-ouest.

— A huit heures de navire à voiles, dit-il, à trois heures de bateau à vapeur, il y a un pays anglais que tu connais aussi bien que moi.

— Jersey?

— Oui. Eh bien, te voilà parti pour les Indes, et tu reviens dans un an.

— Eh bien?

— Tu t'arranges de manière à relâcher à Jersey quelques heures, tu descends à Saint-Hellier, à l'hôtel de la Pomme, et tu nous y trouves, Olympe et moi.

— Et puis? demanda Cartahut tout frémissant.

— Nous allons chez le consul, qui vous marie; un chapelain catholique vous donne la bénédiction nuptiale, et ni vu ni connu, c'est fait, et mon vieux Cabestan ne sait rien.

— Mais alors, demanda encore Cartahut, que farai-je de ma femme?

— Elle s'en revient à Saint-Malo, et toi tu t'en vas à Plouesnel.

— Bon!

Le vieux Cabestan te l'a promis, tu deviens capitaine de la *Belle-Héloïse*.

— Après?

— Un capitaine est roi à son bord. La veille du départ, tu embarques ta femme, et Cabestan ne sait toujours rien.

— C'est égal, dit le jeune homme, j'ai dans mon idée que c'est mal ce que vous me proposez là, Loudéac, et que si j'avais dit à Cabestan...

— Eh bien, reprit le vieux pilote, fie-t'en à moi. Je

causerai avec Cabestan, je le ferai parler, et s'il amène son pavillon vers le mariage, je te l'écrirai. Tous les navires relâchent aux îles du cap Vert; quand tu reviendras, va chercher tes lettres à la poste, tu en trouveras une d'Olympe et une de moi; et ce que nous te dirons de faire, tu le feras, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, répondit Cartahut.

Et le jeune homme regagna son bord, et, au lever du soleil, la *Belle-Héloïse* leva l'ancre.

— Or, il y avait deux choses que Cartahut ne savait pas.

Il ne savait pas que Loudéac et Mlle Olympe Mignot soupçonnaient des millions au vieux Cabestan.

Il ne savait pas davantage qu'il passait pour le fils du corsaire; ou plutôt il avait toujours repoussé cette supposition avec indignation par respect pour sa mère, dont il gardait précieusement le souvenir au fond de son cœur.

Un soir même, au café des *Trois-Ancre*s, on lui avait fait une plaisanterie nebuluse sur ce chapitre.

Cartahut s'était battu comme un lion, et il avait failli tuer celui qui se permettait de mettre en doute l'honneur de sa mère.

Donc Cartahut était parti emportant dans son âme le souvenir d'Olympe; et un an s'était écoulé, et il revenait plus épris, plus amoureux que jamais.

Au cap Vert, il avait trouvé une lettre de la jeune fille, toute brûlante d'amour.

A cette lettre était jointe une missive de Loudéac :

“ Mon matelot, disait le vieux pilote, il ne faut pas songer à faire mettre le cap à Cabestan sur le mariage. Je l'ai fait jaser; il m'a répondu: Un marin a une femme, la mer, et c'est bien assez.”

Et Cartahut avait répondu par une lettre qu'un transatlantique avait apportée, et dans laquelle il disait :

“ La *Belle-Héloïse* relâchera le 24 dans la rade de Saint-Hellier, ce qui est d'autant plus facile que le capitaine Mengot est mort de la fièvre jaune, et que je commande à bord.”

Or, tandis que Loudéac et Olympe Mignot se préparaient à quitter furtivement Saint-Malo à bord de la barque pontée du vieux pilote, entrons à Plouesnel et voyons ce qui s'y passait, et comment Cabestan, depuis que la barque fantôme lui était apparue, s'appropriait à embarquer sur la frégate de l'éternité.

IV

CE QU'ON DISAIT A PLOUESNEL DE LA BARQUE FANTÔME

Ils étaient une demi-douzaine dans la cuisine improvisée de Plouesnel.

La cuisine est une pièce importante dans le manoir breton.

C'est là qu'on se réunit, maîtres et valets, le plus souvent, et qu'on devise pendant les longues soirées d'hiver.